L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, VENDREDI MATIN, 5 JUIN 1885. 58ème Année

Dufour, Dosset & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

VENDREDI 5 JUIN 1885.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR

Par H. Stern & Co. dans leur salle d'encan, 35 Chartres, bottes, souliers et brodequins.

L'Exposition de la Nouvelle-Orléans -- Réouverture.

Nous cherchons depuis quelque temps, avec une anxiété facile à comprendre, à nous rendre compte des sentiments qui animent la presse du Nord et de l'Ouest à l'égard de notre Exposition et de sa réouverture, l'hiver prochain. Peu, bien peu de journaux font opposition à cette continuation; de leur côté, nous ne trouvons guère que des motifs d'encouragement. Si l'un d'eux jette, par hasard, une note discordante au milieu du concert d'éloges et d'expressions de sympathies dont nous sommes l'objet, nous ne pouvons que le plaindre sincèrement et passer outre.

En ce qui concerne le Président et son Cabinet, nous savions, d'avance, qu'ils ont devant eux un texte de loi auquel il faut bien qu'ils se soumettent. La décision du Congrès ne peut être renversée que par le Congrès, et la dépêche de Washington, qui, dans la journée d'avant-hier, annonçait, comme le savent nos lecteurs, que les objets appartenant au gouvernement devaient, de toute nécessité, disparaître, au moins provisoirement, du Palais où ils sont exhibés, et être réintégrés dans les musées nationaux, ne nous apprenait rien de nouveau. Nous nous y attendions, nous y étions résignés, et ceux de nos concitoyens qui sont bien déterminés à ne pas laisser péricliter l'entreprise, avaient déjà pris leurs mesures en conséquence. Ils y étaient, du reste, encouragés par la masse de la population qui, en cette solennelle occasion, a montré beaucoup plus d'entrain et de générosité que l'an dernier. Avant la première ouverture, on ne comprenait pas bien l'importance d'une Exposition comme la nôtre, on n'en apercevait pas clairement les conséquences; on pouvait douter, on pouvait hésiter. Aujourd'hui, les esprits sont parfaitement édifiés à cet égard: aucune tergiversation n'est plus possible, et ce qui vient de se passer, en est une preuve évidente. On sait que, depuis deux ou trois semaines, les souscriptions s'étaient faites à condition: la Direction devait s'assurer la coopération du gouvernement de Washington. C'était une faute que l'on commettait: l'administration de M. Cleveland n'est pas de celles qui cherchent des accommodements avec la légalité, qui se permettent d'éluder ou de tourner la volonté du législateur. Il fallait s'attendre à un refus; toute autre supposition était injurieuse pour le Cabinet. Il en pouvait résulter des découragements qui eussent eu sur les souscriptions des conséquences fâcheuses.

C'est précisément le contraire qui a eu lieu. Les nouvelles de Washington ont produit une réaction salutaire. Le mouvement imprimé s'est encore plus accentué: les sommes déjà inscrites ont été maintenues; bon nombre d'entr'elles ont été grossies, et il s'y en est ajouté beaucoup d'autres.

Le montant nécessaire pour assurer la réouverture et toute la durée de l'exercice, est à peu près réalisé. La question d'argent est donc vidée.

Quant au reste, l'impulsion est donnée; on eut voulu arrêter le mouvement qu'on n'y aurait pas réussi; on a donc laissé les choses suivre leur pente naturelle. La réouverture a été décidée; elle aura lieu. La liquidation commencée se fera rapidement, et une nouvelle Direction prendra, bientôt, la place de l'autre. Elle est même déjà nommée. Nous avons donné la liste de ses membres:

Président, M. Ed. Richardson; 1er vice-président, Wm. B. Schmidt; 2d vice-président, Alb. Baldwin; directeur général, Samuel H. Buck; trésorier, John B. Lafitte; secrétaire, Richard Nixon.

Ce n'est pas tout. Les exhibitions du gouvernement général faisant défaut, au moins jusqu'à la réunion du Congrès, seul maître de décider la question, restait celle de la participation des Etats et des territoires de l'Union. C'est de ce côté que se sont portés, tout d'abord, les efforts des citoyens qui avaient voté la réouverture.

Ils ont chargé un Comité spécial d'aller trouver les Commissaires. Ce comité se composait de MM. I. B. M'Connico, H. B. Stevens, Alb. Eyrich, Wm. H. Pierson, et W. A. Abott. Ces messieurs étaient porteurs des propositions suivantes qui avaient été l'objet d'une délibération dans l'assemblée générale des citoyens et votées à l'unanimité:

Sur le total des souscriptions, une somme suffisante sera mise en réserve pour assurer les frais et dépenses des Etats et des Commissaires d'Etat qui se déclareront parfaitement décidés à participer à la prochaine Exposition, à ne pas enlever définitivement les objets qu'ils ont exhibés depuis le mois de décembre dernier. Tout calcul fait, la somme a été fixée à $18,000 par mois—soit, $400 par mois à verser à chaque Etat et Territoire lié par un engagement avec notre Direction.

D'ailleurs, comme nous l'avons annoncé, un syndicat avait été choisi, lequel se chargeait de garantir l'exécution des promesses faites, du contrat signé. Le syndicat en question se composait de MM. J. H. Oglesby, J. C. Morris, Ch. Kohn.

De pareilles propositions étaient plus qu'acceptables; elles ne pouvaient être rejetées; elles ont été, en effet, adoptées à l'unanimité.

Comment les Etats eussent-ils agi autrement? Tous, même ceux du fin fond de l'Ouest, ont tiré d'immenses avantages de notre grand concours agricole et industriel. Ils n'ont qu'à gagner à le voir se prolonger ou se renouveler. Quant aux pertes, elles sont impossibles, puis, que tous les frais d'installation sont faits et les dépenses d'entretien assurées. Nous avons même entendu des Commissaires déclarer qu'ils étaient autorisés à ne pas réclamer l'indemnité qu'on leur offrait, qu'il leur suffisait des bénéfices que leur garantissait une seconde saison semblable à celle qui vient de se terminer.

En ce qui concerne les expositions étrangères, nos lecteurs savent déjà que les Commissaires, par l'organe de celui de la Grande Bretagne, ont acquiescé à la réouverture et sont prêts à profiter des six mois qu'ils ont devant eux pour compléter leurs exhibitions et combler les lacunes qu'on y avait remarquées.

Restait à décider un point bien important—le plus important de tous, peut-être—celui des voies de communication qui sont restées, tout le temps, parfaitement insuffisantes et ont été l'une des principales, sinon la principale cause de l'insuccès financier.

Ici le cri est général: Il faut un chemin de fer à vapeur qui mène, directement, de la rue Canal à l'Exposition, en longeant l'Avenue Hagan—terrain qui nous a toujours semblé le plus convenable, le plus économique, sous le double rapport de la distance et du nivellement. La nouvelle administration est bien décidée à ne pas renouveler la faute commise par l'ancienne. Les mesures sont prises pour construire la voie le plus tôt possible, et une grande compagnie, par l'organe d'un de ses principaux représentants, s'est engagée à la livrer à temps et dans les conditions voulues.

Ainsi, total des souscriptions nécessaires assuré; concours des Etats et Territoires de l'Union, d'un côté, des nations étrangères, de l'autre, garanti; construction d'un grand chemin de fer à vapeur mise hors de doute—telle est la situation qui se dessine, à l'heure où nous écrivons ces lignes.

Reste à imprimer un cachet nouveau à notre seconde exhibition. Il ne faut pas qu'elle se borne à être une reproduction plus ou moins heureuse de la première, ou si elle conserve le même aspect général, il est absolument nécessaire qu'il soit plus accentué, qu'elle prenne des proportions plus grandioses, qu'elle atteigne complètement, cette fois, le but qu'elle visait, dès les débuts. Au point de vue de l'Amérique Centrale, de l'Amérique du Sud, il faut avouer que notre Exposition laissait beaucoup à désirer. Ni les Républiques du Sud du Golfe et des côtes de l'Atlantique, ni celles des bords du Pacifique, ni l'Empire du Brésil, n'étaient convenablement représentés. C'est cette lacune que veulent combler les continuateurs de l'entreprise. On avait négligé de solliciter le concours de tous ces Etats; c'est à eux que l'on va, tout d'abord, s'adresser, c'est chez eux que l'on va envoyer des commissaires. On a la ferme volonté d'obtenir une complète représentation des deux continents qui composent le Nouveau-Monde, Nord et Sud—Sud surtout—et l'on y réussira.

Il y a les éléments d'un immense succès: treize ou quatorze nouvelles contrées venant enrichir notre Exposition de leurs produits aussi merveilleux qu'inconnus. Qu'on se rappelle l'effet prodigieux produit par la révélation des ressources du Mexique. Il en sera de même des régions du Sud-Amérique peuplées aussi par la race latine, aux instincts élevés, aux habitudes artistiques. Il nous semble assister déjà à une lutte aussi noble que pacifique entre ces différentes Républiques ayant la même origine, les mêmes aptitudes, les mêmes richesses naturelles, également inconnues, venant chercher la notoriété et appelant l'exploitation de l'étranger. C'est là un spectacle, digne d'intéresser l'observateur et surtout l'homme d'affaires, le spéculateur! Avec ces nouvelles ressources, le succès nous est assuré pour l'hiver prochain.

LA MORT
—DE—
VICTOR HUGO.

La République Française, du 23 mai:

Victor Hugo est mort, mort après avoir marché tout vivant dans l'immortalité,—ce qui n'avait pas été donné à Shakespeare,—mort, comme il l'avait souhaité, "dans la saison des roses". Un pareil deuil est plus que national. Ce n'est pas seulement la France et la République qui le porteront. C'est la civilisation tout entière.

Poète lyrique et poète tragique, poète épique et poète satirique, historien et romancier, philosophe et orateur, Victor Hugo a été presque également grand, et l'empreinte de sa main puissante et délicate restera à jamais sur tous les sujets et sur tous les genres qu'a touchés ce maître incomparable de l'humaine pensée. Mais ici, dans cette maison de Gambetta qui avait tant aimé Victor Hugo et que Victor Hugo avait tant aimé et pleuré, il doit y avoir place tout d'abord pour l'expression de notre tristesse profonde et pour le salut des républicains et des patriotes au patriote et au républicain qui vient de s'endormir dans la mort.

Oui, Victor Hugo était des nôtres, et s'il n'en a pas toujours été, si ce fils d'un soldat de Napoléon et d'une mère vendéenne n'est pas venu tout de suite au parti de la Révolution française et à la République, il y est venu précisément à l'heure où son génie, qui n'avait jamais cessé de s'élever, était à la veille de toucher à son apogée. Grande gloire pour Victor Hugo; grande gloire pour la République. Le génie jeune hésite: il aime la liberté, il aime la justice, il aime et défend les pauvres et les humbles; il ne s'est pas encore rendu compte que la République seule peut assurer le triomphe définitif de ces nobles causes qui lui sont chères. Le génie est en possession de sa pleine maturité et aussitôt toute la lumière se fait dans cet esprit et dans ce cœur, il voit la République, il se donne à elle; il mettra son honneur à souffrir, à lutter, à être bassement outragé et calomnié pour elle; il est désormais à elle tout entier, corps et âme; c'est pour elle qu'il écrit ses plus magnifiques chefs-d'œuvre: c'est elle qui a fait monter des *Orientales* aux *Châtiments* et de *Notre-Dame de Paris* aux *Misérables*.

Français, nous étions fiers de Victor Hugo pour la France. Républicains et démocrates, nous sommes fiers de Victor Hugo pour la démocratie et la République.

Victor Hugo, pour grand qu'il fût déjà, a dû beaucoup à son adhésion si loyale, si généreuse, si désintéressée à la République. Ce que la République, ce que le parti républicain doivent à Victor Hugo, nous ne le dirons jamais assez. D'abord, l'honneur incomparable de compter parmi les siens un pareil homme, la force que donnait à notre parti la présence de ce maître toujours prêt à prendre la parole et la plume pour toutes nos nobles causes, dans tous nos combats contre les tyrannies, les hypocrisies et les trop longues répressions qui hésitaient à s'effacer devant les amnisties. La République lui dut encore, pendant dix-huit ans, pendant les dix-huit années du bas empire, la foi dans un avenir réparateur, la confiance inaltérable dans une justice vengeresse du crime, la vie, oui, la vie même. Nous pouvons l'avouer sans honte: combien n'ont pas désespéré, combien sont restés fidèles à travers les épreuves à la cause de la République, combien parmi les jeunes sont venus à la République, parce que là-bas, sur son rocher battu des flots, Victor Hugo était le poète sublime des *Châtiments* et l'historien impitoyable de *Napoléon le Petit*. Oui, chacun de ces vers, chacune de ces pages a conservé à la République un serviteur et lui a suscité—et lui suscitera encore—des millions de soldats. Des chefs-d'œuvre, Victor Hugo en avait donné à la monarchie. A la République, il devait davantage: il l'a senti et il lui a donné des légions d'hommes, des armées de citoyens.

La nuit avait été assez calme. A cinq heures du matin, Victor Hugo se soulevait sur son lit, et après avoir regardé autour de lui, avait toute sa connaissance, il prononçait distinctement ces mots: "Adieu, Jeanne!"

Puis il attira à lui, en le pressant par la main, son petit-fils Georges, et l'embrassa longuement.

Il fit signe qu'il éprouvait de la difficulté à respirer. Mme Lockroy s'approcha: "Mais vous allez mieux, père", dit-elle. Il secoua la tête, et ses lèvres remuèrent. On comprit qu'il disait que c'était fini.

Ce fut sa dernière lueur de lucidité. Il s'endormit d'un sommeil profond.

Vers huit heures, les médecins constatèrent que les mouvements du cœur se ralentissaient de plus en plus. Ils rédigèrent ce bulletin, le dernier:

9 heures 10 matin.
Situation extrêmement grave.
VULPIAN, G. SÉE, E. ALLIX.

L'assoupissement continuait: le moribond restait dans une immobilité absolue.

Seuls, les membres de la famille et quelques amis intimes étaient présents, tous plongés dans la douleur, car il était trop évident que la catastrophe approchait.

Victor Hugo ne se réveilla pas. A une heure et demie, ou, plus exactement, à une heure vingt-sept minutes, sa tête eut un mouvement en arrière, puis elle se pencha sur la poitrine. Il était mort.

Ce fut par M. Victorien Sardou qu'on l'apprit au dehors. Ouvrant la porte de la maison, les bras étendus, il s'écria: "C'est fini! c'est fini!"

La nouvelle se répandit dans Paris avec une extrême rapidité par les journaux qui parurent encadrés de noir. A deux heures et depuis, mille à quinze cents personnes stationnèrent déjà devant l'hôtel. Les gardiens de la paix organisent un service d'ordre pour dégager les abords de la maison. La foule, qui grandit d'instant en instant, s'écarte docilement et se masse avec respect sur les trottoirs.

M. Lockroy avait fait fermer la porte, et l'on s'inscrivait ou l'on déposait sa carte sur une table placée à l'extérieur.

Nous ne relèverons aucun nom.

MM. Dalou et Falguière se sont chargés de mouler la tête du poète, MM. Léon Bonnat et Glaize de reproduire ses traits, MM. Nadar et Carjat de photographier la chambre mortuaire.

Personne n'a été admis à voir Victor Hugo, à part les artistes et quatre ou cinq amis intimes. L'un d'eux est un ami de jeunesse, M. Robin, âgé de quatre-vingt-neuf ans; il connaissait le poète depuis soixante et un ans.

Les délégués du conseil municipal de Paris sont arrivés à quatre heures. Ils ont fait connaître à M. Vacquerie le vœu émis par le conseil que Victor Hugo soit inhumé au Panthéon.

Peu après, le juge de paix du seizième arrondissement est venu apposer les scellés dans la maison du poète.

Non-seulement le jour des funérailles n'est pas fixé, mais on n'a pas encore déterminé le lieu où sera exposé le corps. On a parlé du palais du Luxembourg, de l'Hôtel de Ville, de l'Arc de triomphe de l'Etoile.

D'autre part, M. le maire du seizième arrondissement a demandé que la dépouille du poète fût exposée à la mairie de Passy, qui est voisine de la maison de Victor Hugo.

L'Arc-de-Triomphe l'emporterait sans doute, car, à la suite d'une entrevue avec M. Lockroy, M. Allain-Targé s'est prononcé formellement pour ce projet.

Peu après le décès, la toilette du défunt a été faite. On a vêtu de blanc le poète, dont le visage est empreint d'une grande sérénité. Son lit a été couvert de fleurs apportées par des amis et par des inconnus.

Des députations d'Italie, de Belgique, de Suède, du Danemark, sont déjà annoncées; il en viendra de Jersey et de Guernesey.

Parmi les visiteurs de la soirée on a remarqué beaucoup d'ouvriers en costume de travail.

M. le président de la République a adressé la lettre suivante à M. Edouard Lockroy:

Paris, le 22 mai 1885.

Mon cher monsieur Lockroy,

Je vous prie, ainsi que Mme Lockroy et tous les membres de la famille de Victor Hugo, d'agréer l'expression de ma vive sympathie.

Si quelque chose peut adoucir votre douleur, c'est l'unanimité des regrets de la France et du monde civilisé, c'est l'immortalité du génie qui ne cessera de planer sur ceux qui lui appartiennent.

Croyez, je vous prie, mon cher monsieur Lockroy, à tous mes sentiments d'affectueux dévouement.

JULES GRÉVY.

Mme Lockroy a reçu jeudi la lettre suivante:

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS.

Paris, 21 mai 1885.

Madame,

Je prends la plus vive part aux souffrances de M. Victor Hugo et aux alarmes de sa famille. J'ai bien prié au saint sacrifice de la messe pour l'illustre malade. S'il avait le désir de voir un ministre de notre sainte religion, quoique je sois moi-même encore faible et en convalescence d'une maladie qui ressemble beaucoup à la sienne, je me ferais un devoir bien doux d'aller lui porter les secours et les consolations dont on a si grand besoin dans ces cruelles épreuves.

Veuillez bien agréer, madame, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

† J. HIPP. cardinal GUIBERT, archevêque de Paris.

M. Edouard Lockroy a immédiatement répondu:

Paris, le 21 mai 1885.

Monsieur l'archevêque de Paris,

Mme Lockroy, qui ne peut quitter le chevet de son beau-père, me prie de vous remercier des sentiments que vous voulez bien lui exprimer d'une manière si éloquente et si bienveillante à la fois.

Quant à M. Victor Hugo, il a déclaré, ces jours ci encore, qu'il ne voulait être assisté, pendant sa maladie, par aucun prêtre d'aucun culte. Nous manquerions à tous nos devoirs si nous ne respections pas sa volonté.

Veuillez bien agréer, je vous prie, monsieur l'archevêque de Paris, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

EDOUARD LOCKROY, député de Paris.

Un de nos amis nous communique un billet adressé par Victor Hugo à Gambetta, à l'époque où le député de Paris alla s'installer rue Saint-Didier, dans le quartier habité par l'auteur des *Châtiments*. Ces quelques lignes familières montrent quels liens d'affection réciproque, paternelle chez l'un, respectueuse et filiale chez l'autre, unissaient les deux illustres patriotes que la mort jalouse a ravis à la France, l'un au milieu de sa carrière, et l'autre plein de gloire et de jours:

Samedi 5 novembre (1881).

Cher grand Gambetta,

On m'apprend que vous êtes mon voisin. Je trouve cela tout simple, et vous trouverez certainement tout simple aussi de venir dîner avec moi lundi. Vous trouverez mon vieux cœur toujours le même.

VICTOR HUGO.

SÉNAT DE FRANCE.—Séance du 22 mai:

M. LE PRÉSIDENT DU SÉNAT.—Messieurs les sénateurs, Victor Hugo est mort! (mouvement.) Celui qui depuis plus de soixante années provoquait l'admiration du monde et était l'honneur de la France vient d'entrer dans l'immortalité. (Très bien!)

Je ne vous retracerai pas sa vie. Elle est connue. Sa gloire n'appartient à aucun parti, à aucune opinion. (Très bien! sur tous les bancs.) Elle est l'apanage, l'héritage de tous.

Je n'ai donc qu'à constater la profonde, douloureuse émotion de tous, et l'unanimité des regrets. (Vive approbation.)

Je propose au Sénat, en signe de deuil, de lever sa séance. (Approbation générale.)

M. BRISSON, président du conseil, ministre de la justice, garde des sceaux.—Messieurs, le gouvernement s'associe aux nobles paroles que vient de prononcer M. le président du Sénat. Comme il l'a dit, c'est la France entière qui est en deuil; aussi, dès demain, le gouvernement aura l'honneur de vous présenter un projet de loi pour faire à Victor Hugo des funérailles nationales. (Applaudissements sur tous les bancs.)

Séance aujourd'hui à deux heures.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS D'ITALIE.—Séance du 22 mai:

M. CRISPI exprime les regrets qu'il éprouve de la mort de Victor Hugo, qui est, dit-il, un deuil non seulement pour la France, mais encore pour le monde civilisé, et demande que le président de la Chambre veuille bien associer la nation italienne au deuil de la France.

LE PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE.—Le génie de Victor Hugo n'illustre pas seulement la France, mais honore aussi l'humanité. (Très bien! très bien!)

La douleur de la France est commune à toutes les nations. (Applaudissements.)

Ce n'est pas le dernier titre de gloire de Victor Hugo d'avoir été toujours le défenseur de la liberté et de l'indépendance des peuples.

L'Italie n'oubliera pas non plus que dans ses jours de malheur elle eut toujours en Victor Hugo un ami bienveillant et un chaud défenseur de la sainteté de ses droits. (Très bien! très bien!)

L'Italie, en s'associant au deuil de la patrie de Victor Hugo, s'associe au deuil de la nation française. (Très vive approbation sur tous les bancs.)

M. MANCINI.—Au moment où l'Italie est affligée par la perte du sénateur Mamiani, elle reçoit la douloureuse nouvelle de la mort de Victor Hugo. Deux grands génies, ajoute-t-il, ont disparu du monde littéraire, deux grands patriotes du monde politique.

Le gouvernement s'associe aux déclarations du président de la Chambre et espère que ces sentiments seront accueillis par nos voisins comme un témoignage d'affection.

Le Figaro du 23 mai:

Victor Hugo est mort hier, à une heure et demie. Nous tenons le récit suivant d'un témoin oculaire:

Nous étions tous là, Lockroy, Mme Lockroy, le docteur Allix, réunis autour de son lit, guettant à chaque seconde un éclair de vie, un mot, un signe, espérant toujours malgré notre désespoir. Dans la soirée, on avait obligé Georges à quitter le chevet de son grand-père, mais il revint bien tôt dans la chambre, ne pouvant prendre le repos dont il avait grand besoin cependant, le pauvre enfant!

Deux ou trois fois dans cette nuit de torture, Victor Hugo reprit sa pleine connaissance, avec des alternatives de calme et d'oppression; ses yeux parlaient. Vers le matin, au lever du jour, il murmura: "Adieu, Jeanne!" Puis il fit signe à Mme Lockroy de s'approcher; il la saisit, l'attira si fort, lui baisa la main. Le délire le reprit, il retomba sur son lit et la lutte contre la mort recommença: il se défendait contre elle, il résistait avec la force d'un homme dans toute la plénitude de la jeunesse. Quel horrible spectacle!

Dans un moment de répit, il embrassa Georges, puis vers sept heures, nous l'entendîmes prononcer très distinctement ce mot: "Séparation."

Vers huit heures et demie, les docteurs Vulpian et Germain Sée entrèrent. A ce moment, Victor Hugo ne respirait plus que par saccades, avec de vives et profondes inspirations cessant brusquement par intervalles. Vingt fois nous avons cru que tout était fini. Mais le pouls battait encore, devenant de plus en plus faible, la respiration moins bruyante; la figure restait contractée.

De nouveaux amis arrivèrent: tous restèrent dans la chambre, attendant tristement l'affreux dénouement.

Victor Hugo souleva la tête, puis retomba sur le lit; il était 1 h. 27. Un de nous s'approche du cartel Louis XVI placé sur la cheminée et l'arrête. A ce moment nous étions presque tous dans la chambre, M. et Mme Lockroy, Georges et Jeanne, Meurice et Vacquerie, Léopold Hugo, M. et Mme Ménard-Dorian, le Dr Allix, Armand Gouzien, Richard Lesclide.

Dès que Victor Hugo fut mort, les amis de Mme Lockroy qui se trouvaient dans la maison descendirent au jardin; Mme Ménard-Dorian voulut que toutes les fleurs du jardin fussent cueillies; l'on en fit de gros bouquets qu'on déposa sur le lit. La figure du poète avait repris toute son harmonie, il semblait dormir du sommeil le plus calme.

Ce n'est pas, comme l'ont dit certains journaux, M. Duquesnel, directeur de la Porte Saint Martin, qui a, le premier, annoncé à la foule amassée devant l'hôtel de Victor Hugo la mort du poète.

M. Victorien Sardou, venu à une heure vingt-cinq, s'était rencontré dans le vestibule de l'hôtel avec M. Duquesnel. Tous deux avaient fait passer leur carte, et, au moment précis où M. Gouzien et Georges Hugo descendaient pour recevoir les visiteurs, un appel désespéré leur faisait quitter leurs hôtes.

Victor Hugo rendait le dernier soupir.

Sorti le premier, M. Duquesnel, ignorant le fatal dénouement, se borna à dire aux personnes qui l'entouraient que tout espoir était perdu.

Cinq minutes plus tard, M. Sardou sortait à son tour; la douloureuse nouvelle venait de lui être donnée, et c'est les larmes aux yeux que l'auteur de *Patrie* a fait connaître aux assistants la mort du maître.

Peu après, M. Dalou, le sculpteur, arriva; il fit un dessin du maître sur son lit de mort. Le moulage de la tête n'a point été fait. M. Dalou aura bientôt terminé un superbe buste.

Presqu'en même temps se présentaient Bonnat et Léon Glaize, le petit neveu de Vacquerie; celui-ci a fait un croquis.

Léon Bonnat, à la demande de Georges Hugo, a fixé sur la toile le portrait du poète. Puis est venu Nadar, qui ne pourra faire les photographies que demain.

A 4 heures 1/2, M. Camille Doucet se rendait à la maison mortuaire, puis le préfet de la Seine, les membres du Conseil municipal, des représentants de chacun des ministres, M. Le Royer tout en larmes, et M. Brisson, le président de la Chambre.

Sarah Bernhardt arrivait quelques instants après, vêtue de longs vêtements de deuil.

—Il faut toujours qu'une note... bizarre détonne au sein de si tristes circonstances.

On nous cite une phrase pyramidale d'un visiteur qui s'était adressé à M. Lockroy, dans la matinée, pour lui demander des détails sur l'agonie commencée.

—Ce n'est guère le moment, dit M. Lockroy avec tristesse.

Et le quidam de répondre:

—L'agonie de Victor Hugo appartient au monde entier, vous n'avez pas le droit de l'accaparer.

Quand il est question des enfants du poète, on parle toujours de ceux qui sont morts. On oublie la dernière fille, la seule survivante, Mlle Adèle Hugo.

La malheureuse, hélas! ne saura jamais que son père est mort. Elle a perdu la raison!

Depuis 1872, elle est à Saint-Mandé, dans la grande maison de santé de Mme Rivet.

Elle a aujourd'hui cinquante-trois ans.

Souvent son père, qui se plaisait à monter le matin en omnibus, allait la voir. Malgré sa folie, elle n'a jamais manqué de le reconnaître.

Elle s'asseyait sur ses genoux et le suppliait de l'emmener,—mais avec toutes ses compagnes!

Mme Rivet a cru devoir cacher à la pauvre fille la maladie de son père.

A moins d'ordre exprès, qu'on ne lui donnera certainement pas, elle lui laissera toujours croire que son père est vivant.

Quand Mlle Hugo demandera pourquoi elle ne le voit plus, Mme Rivet répondra:

—Il est encore venu hier. Il est tellement occupé qu'il ne peut faire le même voyage tous les jours...

Et l'infortunée à la raison tellement altérée qu'elle croira tout ce qu'on lui dira!

Victor Hugo laisse une fortune considérable. On parle d'un compte de trois millions déposé chez Rothschild. Une somme plus considérable serait déposée à la Banque de Belgique, sans parler du terrain de l'Avenue Victor Hugo et de la maison de Guernesey. Il a rédigé, en 1875, un testament qui, depuis cette époque, est déposé chez Me Gatine, notaire rue de l'Echelle.

Une clause spéciale réserve la publication de ses œuvres. M. Paul Meurice est chargé de la partie théâtrale; le soin du reste appartient à M. Vacquerie.

En dehors des sommes régulièrement affectées à la famille de Victor Hugo, un million est destiné à la création d'une œuvre non encore déterminée ou dont du moins on ne connaît pas la portée.

Le testament est un testament mystique. C'est, en outre, un document très développé au point de vue politique, philosophique et social.

☞ Voir l'annonce de la pension Gouthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane.

VICTOR HUGO CHEZ LUI.

Il y a huit ans que le poète était venu s'installer dans le petit hôtel où il vient de mourir, et qui se trouvait alors au No 130 de l'avenue d'Eylau, aujourd'hui le No 50 de l'avenue Victor Hugo, par suite de la débaptisation de la partie de l'avenue qui commence à l'église et va de la rue de la Faisanderie, à Passy, jusqu'aux Champs Elysées.

Tout le monde connaît l'hôtel extérieurement. On sait qu'il appartient à la princesse de Lusignan, propriétaire également de l'immeuble No 52, loué à la famille Lockroy, et de l'immeuble No 48, qui fait l'angle de la rue des Belles Feuilles et qu'elle habite.

L'hôtel occupé par Victor Hugo se compose d'un rez-de-chaussée et de deux étages. Il y a cinq pièces au rez-de-chaussée, six au premier et six au second.

Une fois la porte extérieure ouverte, on entre dans une antichambre donnant, à gauche, sur un petit salon d'attente dans lequel est actuellement déposé le registre affecté aux signatures des visiteurs. De l'antichambre et en suivant tout droit devant soi on pénètre dans le salon de réception, où se réunissaient, avant et après le dîner, les invités et les amis de Victor Hugo. Au fond près de la cheminée le fauteuil dans lequel s'asseyait la bonne et regrettée Mme Drouet est toujours là. Il semble qu'elle-même y soit encore et que son sourire aimable continue à faire bon accueil aux arrivants.

Une porte de ce salon donne dans la bibliothèque décorée d'un superbe portrait du Maître par Bonnat et d'un très beau buste de Rodin. Victor Hugo ne travaillait pour ainsi dire jamais dans cette pièce, réservée à Georges, son petit-fils. Les livres, les brochures gisent épars sur la table, sur le canapé et sur les fauteuils.

Faisant face à la cheminée, une portière presque toujours relevée donne accès dans un autre salon plus petit et meublé uniquement de deux divans, où venaient s'asseoir, à l'écart du bruit et de la conversation générale, les gens qui tenaient à causer tranquillement de leurs affaires particulières. De ce salon on passe dans la salle à manger qui a vu souvent le jeudi—le jour de la famille—des dîners de vingt couverts. Aux convives habituels M. et Mme Lockroy, Georges et Jeanne Hugo, Mme Tola Dorian, MM. Auguste Vacquerie, Paul Meurice, Léon Glaize venaient s'ajouter à tour de rôle les notabilités politiques, littéraires et artistiques.

Tous les étrangers de distinction de passage à Paris, altesses royales et impériales, têtes couronnées même, ont sollicité l'honneur de venir saluer Victor Hugo. L'empereur du Brésil n'a jamais une seule fois traversé la capitale sans venir s'asseoir à la table du poète. Nordenskiold y est venu au retour de sa courageuse excursion au pôle Nord, et vingt autres.

La salle à manger, le petit salon et le grand salon donnent à droite sur une spacieuse véranda bondée de plantes et d'arbustes et donnant elle-même sur un petit parc, qui par les chaudes et belles soirées de printemps ou d'été, alors qu'on laissait portes et fenêtres ouvertes, envoyait aux dîneurs ses senteurs les plus pénétrantes et les plus fraîches.

Un beau buste de David représentant Victor Hugo couronné, orne la cheminée de la véranda. Ce buste a son histoire. Il est le deuxième que l'éminent sculpteur ait fait du poète. Le premier appartient à M. Paul Meurice et n'a pas de couronne. Il est superbe. Dans l'origine ce premier buste était habillé. Victor Hugo portait une large cravate et un commencement de gilet, mais un jour, en entrant chez Paul Meurice et se trouvant en face de son œuvre l'artiste éprouva comme un regret.

—Ce buste sent trop sa date, dit-il à Paul Meurice. Voulez-vous me permettre de le faire reprendre; je vous le renverrai débarrassé de tous ces oripeaux qui le vieillissent et vous aurez au moins un Victor Hugo jeune comme il est resté son génie.

David reprit le buste dont il fit sauter la cravate et le gilet, puis il le renvoya à M. Paul Meurice. [illegible] l'autre superbe comme on l'a vu à la Comédie Française, lors de la solennité du cinquantenaire d'*Hernani*.

Du rez-de-chaussée si nous montons au premier étage, nous trouvons d'abord—juste au-dessus du salon de réception—le cabinet de travail de Victor Hugo. Ce cabinet dont les fenêtres donnent sur le jardin est meublé de meubles d'art pour la plupart anciens, mais le poète y travaillait peu d'ordinaire. Il se tenait de préférence dans sa chambre à coucher à laquelle on arrive en traversant une petite pièce intermédiaire.

Un grand lit en chêne sculpté est le meuble principal de cette chambre située immédiatement au-dessus du petit salon boudoir du rez-de-chaussée et tapissée de papier sombre.

Un bureau un peu élevé est installé de l'un des côtés de la fenêtre. L'autre est occupé par un joli petit meuble en bois sculpté, dans lequel Victor Hugo enfermait ses manuscrits et ses papiers importants.

Tous les manuscrits de Victor Hugo sont conservés là depuis le premier. On a dit plusieurs fois qu'il les laissait par testament à la Bibliothèque nationale.

C'est dans cette pièce que le poète travaillait le plus souvent. Toujours levé le matin à six heures, il s'habillait, avalait un œuf frais et une tasse de café noir, puis il se plaçait devant son bureau et écrivait debout jusqu'à onze heures, heure de son déjeuner, s'interrompant seulement pour marcher de temps en temps à travers la chambre.

Il n'y a pas bien longtemps, alors que Victor Hugo jouissait d'une santé parfaite, il sortait régulièrement à midi après son déjeuner et allait se promener au hasard dans Paris, tantôt à pied, tantôt en tramway, cherchant de préférence les vieux quartiers et les rues excentriques. Il rentrait généralement à quatre heures et travaillait de nouveau jusqu'au dîner, suivi presque quotidiennement comme on sait, d'une réception intime et courte. A dix heures, Hugo remontait dans sa chambre et se couchait.

Hugo avait l'habitude d'écrire sur un papier bleu, léger et de grand format. Il était resté fidèle au culte de la plume d'oie. Raturant beaucoup et se corrigeant à l'infini, ses manuscrits chargés, comme ratures, d'énormes barres, lignes empâtées ressemblaient d'assez loin à des portées de musique avec doubles, triples et quadruples croches. Puis, de distance en distance entre les lignes, dans les angles, sur les marges, des dessins informes et des silhouettes fantastiques. Quand Hugo cherchait une image, il se la dessinait à lui-même avant de la décrire pour les autres.

Un cabinet de travail servant plutôt d'annexe à la bibliothèque et un petit salon attiennent à cette chambre à coucher. Les fenêtres de ces trois pièces donnent sur le jardin.

Au premier étage, mais du côté opposé aux appartements de Victor Hugo se trouve l'appartement qu'habitait de son vivant Mme Drouet et dont les fenêtres donnent sur l'avenue. Cet appartement se compose d'une chambre à coucher—celle dans laquelle Mme Drouet est morte—et de deux autres petites pièces. Rien n'y rappelle d'ailleurs, si ce n'est un portrait, le souvenir de la défunte, dont la famille a demandé et obtenu l'autorisation d'emporter et de conserver les petits meubles et menus objets lui ayant appartenu.

Au deuxième étage, sont les deux chambres de Georges et de Jeanne Hugo.

Depuis la mort de Victor Hugo, la famille et les intimes du défunt se tiennent au premier étage, dans le petit salon attenant à la chambre à coucher.

C'est le soir du 5 septembre 1870 que Victor Hugo rentra en France, par la gare du Nord. Il était à Bruxelles depuis le commencement de la guerre et il n'avait eu que quelques heures à passer en chemin de fer pour arriver à Paris, le lendemain même de la chute de l'Empire.

Ne voulant déranger personne, bien que son retour fût connu de tout le monde, l'exilé de la veille alla demander l'hospitalité pour la nuit dans le premier hôtel venu, mais on sut bien vite où il était descendu et, en quelques minutes, une foule nombreuse vint se masser devant la porte de l'hôtel, réclamant Victor Hugo à grands cris. Ils finirent par faire un tel tapage qu'Hugo dut se montrer à une fenêtre et adresser quelques paroles à la foule en la remerciant de son ovation.

Le poète ne resta qu'une nuit à l'hôtel. Dès le lendemain, il se rendait chez M. Paul Meurice, avenue Frochot, et il y restait jusqu'à la fin du siège.

La Commune le chassa encore une fois de Paris et il repartit pour Bruxelles, d'où il ne revint qu'après l'écrasement complet de l'insurrection.

Cette fois, et après un court séjour au Pavillon de Rohan, il loua un appartement rue de La Rochefoucauld, dans lequel il s'installa. Mme Drouet, qui l'avait suivi en exil et dans ses divers déplacements, loua un appartement à côté du sien et une existence plus calme commença alors pour le poète, que son exil, sous l'empire, avait grandi et qui se mit à recevoir chez lui ses amis, comme autrefois, avant le coup d'Etat de 1851.

Pendant plusieurs années, Victor Hugo fut véritablement heureux. Il n'était plus jeune, mais il était resté robuste et bien portant, et il prenait un plaisir infini à aller revoir le matin, à pied, trottant seul à travers la ville, tous les endroits qu'il avait aimés, tous les vieux monuments qu'il adorait.

Coup sur coup, et pour des raisons dans lesquelles nous n'avons pas à entrer, le maître se crut obligé de changer d'installation deux fois encore, il alla habiter d'abord un nouvel appartement [illegible], de l'autre côté de la rue, puis il loua, rue de Clichy, l'appartement qu'il n'a quitté que pour venir prendre possession de l'hôtel dans lequel il vient de mourir.

Jusque-là, Mme Drouet avait toujours habité un appartement voisin de celui de Victor Hugo. Mais avenue d'Eylau, elle s'était installée elle aussi dans l'hôtel où elle avait son appartement particulier, au premier étage, et où elle présida jusqu'à sa mort à tous les dîners et à toutes les réceptions de l'hiver.

L'été, Victor Hugo quittait volontiers Paris. Il allait tantôt en Suisse et tantôt à la mer qu'il a toujours aimée. Pendant plusieurs saisons, il a passé un mois à Veules, chez M. Paul Meurice qui y a fait construire une maison.

L'histoire de cette construction a été racontée d'une façon assez curieuse.

Pendant plusieurs années, Meurice avait entendu dire que Veules était une petite plage charmante. Ceci se passait il y a bien près de trente ans. Il alla un beau jour à Veules. L'endroit lui plut et il commença immédiatement à faire construire son castel en choisissant pour emplacement l'endroit de la falaise le plus exposé aux coups de vent et aux coups de mer.

Ce fut cette bataille originale de Meurice contre les éléments qui fit la réputation de Veules. On vint de Paris assister à ce duel d'un homme contre la Manche. On s'y plut et on y resta.

L'intention de Victor Hugo n'était pas, d'ailleurs, de rester à Paris dans le petit hôtel dont il n'était que locataire.

Un beau jour, Paul Meurice avait quitté son appartement de la rue Frochot pour s'installer dans un hôtel qu'il venait d'acheter rue Fortuny; puis il avait tant sermonné son ami Auguste Vacquerie, que celui-ci avait déménagé à son tour, pour venir s'installer lui aussi dans un hôtel.

Devenus propriétaires, tous deux, MM. Auguste Vacquerie et Paul Meurice, trouvèrent alors original de venir dire à Victor Hugo:

—Il n'est pas rationnel que nous ayons un hôtel à nous, tandis que vous n'êtes que locataire du vôtre. Pourquoi ne l'achetez-vous pas?

On alla trouver Mme la princesse de Lusignan qui demanda, paraît-il, sept cent cinquante mille francs de son hôtel.

MM. Meurice et Vacquerie refusèrent d'accepter ce chiffre, mais à force de chercher ils dénichèrent à quelque cinquante mètres plus loin dans l'avenue, au numéro 56, un terrain qu'ils achetèrent pour le compte de Victor Hugo, et sur lequel on se disposait à commencer les travaux quand la maladie a saisi le poète et l'a emporté.

(*Le Figaro* du 23 mai.)

L'hon. Emile Rost est élu juge du 26e district judiciaire (paroisses Jefferson, St-Charles et St-Jean-Baptiste) par une majorité d'au moins mille voix sur chacun de ses deux concurrents.

La poste nous a de nouveau désappointés. Nous n'avons reçu, hier, que deux journaux de Paris du 23 mai.

Le Journal des Debats:

On ne saurait trop approuver le ministre de la guerre d'avoir livré à la publicité le journal du siège de Tuyen Quan que nous avons tenu à reproduire *in extenso* d'après le *Journal officiel*. Tout le monde a voulu lire ce récit si profondément attachant, si éloquent dans sa simplicité, qui prouve que nos soldats n'ont pas dégénéré depuis les temps héroïques de Sidi-Brahim et de Mazagran. Certes, dans les diverses rencontres qui ont eu lieu au Tonkin, nos troupes ont fait preuve d'énergie, d'intelligence et de bravoure, et le futur historien de cette rude campagne pourra citer maint épisode, à peine connu aujourd'hui, qui fait grand honneur à nos armes. Mais il est bien permis de dire, sans rabaisser le mérite de personne, que ce siège de Tuyen Quan restera une des plus belles pages de la guerre franco-chinoise de 1884-85, et assurera une réputation durable au brave colonel Dominé, à ses vaillants compagnons de la légion étrangère, de l'artillerie de marine et du génie.

Jetés en "enfants perdus" — c'est bien ici le cas de le dire! — et bientôt étroitement bloqués dans une mauvaise bicoque, ayant tout juste les vivres indispensables et obligés, qui pis est, d'économiser strictement leurs munitions, 500 hommes défient pendant plus de trois mois les efforts de plusieurs milliers d'ennemis; même une attaque méthodique, poursuivie pied à pied avec une ténacité remarquable, ne peut avoir raison d'eux, et c'est sur les ruines de leurs remparts que la colonne libératrice les retrouve debout!

C'est cette faiblesse des moyens de défense qu'il faut surtout considérer, si l'on veut apprécier à sa juste valeur cette vigoureuse résistance. Quand le colonel Dominé parle des effets de "l'artillerie de la place," on ne doit pas oublier qu'il s'agit de *six pièces*, dont deux de montagne et deux canons-revolvers; quand il écrit: "*le génie* parvint à déjouer cette tentative," il faut se rappeler que cette troupe technique, qui joue un rôle capital dans toute place assiégée, se compose de *huit* hommes, et que le "chef du génie, membre du Conseil de défense," est un sous-officier, le sergent Bobillot, et même, quand celui-ci est frappé à mort un simple caporal, le caporal Gacheux, heureusement survivant. Entre tant de noms à retenir, ce nom de Bobillot ne mérite-t-il pas une bonne place, et ne doit-il pas figurer sur le Livre d'or de Tuyen-Quan, à côté de ceux du colonel Dominé, des capitaines Cattelin, Moulinay, Dia, de Borelli, des lieutenants Derappe, Goullet, Geury, Naert, Proye, Vincent; — sur le Livre d'or des sous-officiers morts au champ d'honneur, à côté de l'héroïque sergent Blandan!

☞ Voir l'annonce de la pension Gouthier—pension privée—à Covington paroisse St. Tammany Louisiane.

La République Française termine, par les conclusions suivantes, une longue étude sur la marine de guerre de la France:

Affecter une somme de 30 millions, prise sur les derniers crédits du Tonkin (200 millions) à la construction immédiate, sur tous nos chantiers de 120 torpilleurs de mer pour constituer les premiers éléments de la *défense mobile* dans nos ports de France et des colonies.

Consacrer dans chaque budget annuel de la marine une somme très importante (10 millions) à la construction de torpilleurs semblables, jusqu'à complet achèvement des flottilles de la défense mobile et de celles qui doivent croiser dans nos eaux et accompagner nos escadres dans leurs opérations offensives.

Constituer dans chacune de nos colonies, mises ainsi à l'abri des coups de main de l'ennemi par sa défense mobile, les dépôts de charbon, de munitions, d'approvisionnements et l'outillage nécessaire pour ravitailler les croiseurs destinés à opérer autour d'elles.

Continuer les cadres de notre personnel et notre état major en se basant sur les effectifs nécessaires à l'armement de tous nos navires et à l'organisation de tous nos services de la défense fixe et de la défense mobile dans nos ports de France et des colonies.

Intéresser notre industrie par de fréquentes commandes à s'outiller pour la construction de notre matériel et de nos approvisionnements de guerre, de manière à être en état de les tenir toujours au complet.

HOWARD—Décédé à Inglesde, près de Dobbs Ferry, N. Y., Dimanche 31 mai 1885 à 1 heures P. M., CHAS. T. HOWARD, âgé de 53 ans. Ses amis et connaissances sont respectueusement invités à assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui Vendredi à 4 heures P. M. de sa dernière résidence No 121 rue St Charles.

B. TREMOULET,
Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste
Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, reçus de maisons de premier ordre.
Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.
Portos de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.
Champagnes de toutes marques en renom.
Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.
Vins de Californie de toutes sortes.
Vin de St-Vincent véritable, etc, etc, etc.
AUX PLUS BAS PRIX.

L'UNION FRANÇAISE,
Assemblée générale.

Messieurs les Sociétaires sont prévenus que l'assemblée générale semestrielle aura lieu DIMANCHE, 7 du courant, à la Salle de la Société. On est prié de se rendre au local à 4 1/2 heures. La séance sera ouverte à 5 heures très précises.

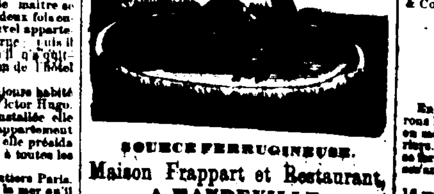
FRANÇOIS TUJAGUE, Président.
Dr PHILIPPE BREAU, Secrétaire.
5juin—3fPP

Avis Spécial.

En vue de permettre aux visiteurs et autres personnes de visiter les terrains et bâtisses de l'Exposition, et de faire des achats de machines, instruments aratoires et tous autres articles avant qu'ils ne soient enlevés, les portes seront ouvertes tous les jours de 6 heures du matin à 7 heures du soir, jusqu'à nouvel ordre, et le prix d'admission sera de vingt-cinq cents.

E. M. HUDSON, Président du Comité d'Admission.
5 juin—

Excursions régulières du dimanche à Baton Rouge.
PAR LE MISSISSIPPI VALLEY ROUTE.
De la Nouvelle-Orléans, Kenner, La Place, Convent & St. Peter, $1.00. De St. Gabriel, 50 cents.
Les trains laisseront le dépôt rue Poydras à 8 h. a. m., le 7 juin et tous les dimanches ensuite jusqu'à nouvel ordre.
B. F. REYNOLDS, Agent Général.
A. J. KENAPP, Agent Général des passagers.
5juin—2f

FRAPPART HOUSE.

SOURCE FERRUGINEUSE.
Maison Frappart et Restaurant, A MANDEVILLE.
L'établissement s'élève sur les bords du lac, dans un endroit très pittoresque. Localité salubre. Bains et agréments de toutes sortes, chambres vastes et bien aérées; cottages pour familles. Table de premier ordre et vins de choix.

PROGRAMME DU CONCERT.
Donné aujourd'hui à 7 heures du soir.
Sous l'allée des chênes du parc de l'Exposition
Au bénéfice de la Musique Mexicaine.

Première Partie.

1°	Echo de Mexico marche militaire	Aguirre
2°	Le Tannhauser ouverture	R. Wagner
3°	Le Tourbillon, valse	Lito Mattei
4°	Le Trouvère, mosaïque	Verdi
5°	Les Masques, polka	Martin
6°	Roses et épines, schottish	Viderique
7°	Sérénade de Boccacio	Suppé
8°	A minuit, danse	Avilez

Seconde Partie.

9°	Sémiramis, ouverture	Rossini
10°	Maria, Mazurka	Ravaro
11°	Les Fiancés de la mort	Schubert
12°	Le beau Danube bleu, valse	Strauss
13°	"Hada del Lago" sélections	Meneses
14°	Erbo de Mexico, chants populaires	Y Suarte.
15°	Chlos, danse	H. W.

5 juin—1f

Compagnie d'Assurances du Croissant.
(CRESCENT INSURANCE)
67 et 69, rue du Camp, NOUVELLE-ORLEANS
Organisée comme compagnie mutuelle en 1849—Réorganisée comme compagnie d'actionnaires en 1860
CAPITAL EN ARGENT $400,000
A payé pour des pertes plus de NEUF MILLIONS de piastres depuis 1849
Polices d'assurances annuelles et à échéance fixes de gré à gré, remises contre des risques d'incendie.
W. R. LYMAN ... President
CHAS. H. DOLSEN ... Vice Président
CHAS. F. RICE ... Secrétaire

Directeurs:

Joseph Bowling	James T. Rood
Geo W. Sentell	Sam'l H. Kennedy
W. B. Conger	Alfred Moulton
C. Marmon	W. R. Lyman
Harry L. Flash	Chas. H. Dolsen
J. J. Reiss	S. C. Coulon
Lucien Delery	Charles Newman
N. D. Wallace	M. Gillis
R. F. W. Bachman	C. K. David
Wm. Garig	A. Rosenfield
John D. Fisher	Chas. F. Rice
Joseph Kohn	Charles M. Whitney
	D. R. Calder

Voir nos agents dans la Louisiane, le Texas, le Mississippi et l'Arkansas.
5juin—1an

ÉTABLIE EN 1832
MAISON de MEUBLES ROYALE
33 et 35 rue Royale
GRANDE OUVERTURE.
JAMES McCRACKEN annonce respectueusement aux résidents de cette ville et des villes avoisinantes qu'il occupe son nouveau local et y a un vaste fonds de meubles fins et ordinaires, comprenant en partie d'ameublements de Chambre à Coucher, de Salons, de Salles à Manger, de Porte-Chapeaux, Sideboards, Chaises Rotin et Bureaux, le tout des derniers goûts sera vendu à des prix défiant la concurrence.
Un grand assortiment d'articles K. D. pour le commerce de la campagne.
Avant d'acheter venez examiner le fonds.
JAMES McCRACKEN, 33 et 35 Rue Royale.
17 mai—1an Dim Me

AD. JACQUET,
15 RUE CARONDELET,
Succursale au West End.
A obtenu la Médaille de 1re Classe pour le
VIN DE CHAMPAGNE
dont il est l'agent général
Compagnie des Grands Vins de Champagne E. Mercier & Co., Epernay.
Et spécialement pour la marque Jacquet's private Cuvée EXTRA DRY
Restaurant à prix fixe $1 15 rue Carondelet et à la succursale au West End. 4juin—

Médaille d'Or à l'Exposition.
PAIN LIQUIDE
—OU—
Extrait de Malt de Nicholson.
Recommandé par les Médecins.
CE breuvage d'un goût excellent, sans alcool, est le nutritif et le tonique sans égal. Il est riche et d'une grande pureté. Convient aux personnes délicates, convalescentes, aux nourrices, aux vieillards, aux enfants et surtout pendant les chaleurs débilitantes de nos mois d'été. Très efficace dans la dyspepsie, les maladies de poitrine et des intestins.
A vendre dans toutes les pharmacies, les magasins de comestibles, etc.
Ordres sollicités par l'agent,
OSCAR BERCIER, 16 rue Decatur
4 juin—3m

Avis aux consignataires.—Le vapeur français PARIS, commandant Artur, d'Anvers et du Havre a commencé son déchargement au pied de la rue Ste Marie, Quatrième District. Les consignataires sont priés de faire leurs entrées en douane, de venir prendre livraison de leurs marchandises, faute de quoi elles seront emmagasinées à leurs frais et risques. Comme aucune réclamation pour marchandises avariées ne sera entretenue à moins qu'elle ne soit faite sur la levée et avant que les marchandises ne soient enlevées, les consignataires seront tenus des frais et du tracas en envoyant une personne compétente prendre livraison des marchandises.

Les consignataires devront se procurer un ordre pour la livraison des marchandises, lequel sera délivré sur paiement du fret.

S. V. FORNARIS & CO., agents, No. 193 rue Gravier
4 juin—3f

Ni le capitaine, les propriétaires, ou les consignés, agents du vapeur français "PARIS" ne seront responsables des dettes contractées par l'équipage.

S. V. FORNARIS & CO. No 193 rue Gravier
4 juin—3f

Hourra pour l'Industrie Locale!
Au Lager Beer
DE LA
SOUTHERN BREWERY CO.
"Compagnie de Brasserie du Sud."
Ont été décernés le premier et le second prix à l'Exposition universelle de l'Industrie et du Centenaire du Coton.
Essayez la Bière du Sud.
On peut s'en procurer dans toutes les buvettes et tous les salons de rafraîchissements.
Bureau de la Brasserie, coin Villeré et Toulouse.
PETER BLAISE, Président.
ERNEST PRAGST, Secrétaire.
3 juin—6f—PP

PAR consentement mutuel l'association existant sous la raison sociale de A. H. De PASS & CO. est par le présent dissoute. L'actif de la maison a été transféré à la maison JAEGER & De PASS, qui assume toutes les responsabilités de la dite maison A. H. De Pass & Co.

A. H. De PASS,
PHŒNIX O. De PASS,
JNO. R. JAEGER, en commandite,
JAEGER & De PASS.

Nouvelle-Orléans, 1er juin, 1885.

En référence à l'avis ci-dessus, nous continuerons le commerce d'articles de bois et de vannerie en même temps que celui de confiseurs manufacturiers. M. A. H. De PASS restera chez nous et se fera un plaisir, comme de coutume, de servir ses amis.

JAEGER & De PASS,
16 rue Tchoupitoulas et 16 rue Sud Peters, entre Gravier et Commune. 31 mai—7f

Madame BAUSSET, Accoucheuse,
PRÉVIENT les Dames de sa clientèle qu'elle est de retour en ville. Consultations de 11 heures a. m. à 1 p. m., rue Royale No 140.

Album Poétique de la Louisiane.

J'invite cordialement les personnes qui aiment la littérature à venir voir et parcourir, si elles le désirent, les poésies dont je donne ci-dessous les titres. C'est en vue d'une publication mensuelle, sous le nom de *Album Poétique de la Louisiane*, que j'ai réuni ces morceaux—et que je continuerai à en réunir d'autres, afin d'avoir à l'avance le stock littéraire le plus complet possible.

J'avais annoncé le 3 du mois dernier un *Cahier Poétique*, je n'ai pas réussi à le faire imprimer à temps, et je préfère, aujourd'hui, que son contenu serve à la publication périodique dont je parle.

Voici les pièces que j'ai en ce moment:

1—La Fleur de Serre et la Fleur des Champs *Fable*. 2—Le Mirage: *Sonnet*. 3—La Noël du Pauvre *Poésie*. 4—A Chahta Ima, Adrien Rouquette *Poème mystique*. 5—Le Piano et la Machine à Coudre *Fable*. 6—La Vie *Poème des tristesses humaines*. 7—Héraclite et Démocrite *Sonnet*. 8—Le Convoi du Pauvre: *Poésie de la vie réelle*. 9—Les Messagères du Printemps *Poème*. 10—France *Acrostiche*. 11—Les Grands Projets *Fable*. 12—Patrie *Acrostiche*. 13—Celle que je voudrais *Simples vers*. 14—Le Rêve d'un homme de bien *Poésie du cœur*. 15—Dieu *Acrostiche*. 16—Liberté *Acrostiche*. 17—Le Poète *Sonnet*. 18—L'Aigle et les Hirondelles *Fable*. 19—Charité *Acrostiche*. 20—L'Exilé *Poésie*. 21—Bienfaisance *Acrostiche*. 22—La Revanche *Chant Patriotique*. 23—Mon Père et mon Fils *Poésie du Souvenir*.

Ces vingt trois pièces inédites contiennent ensemble environ treize cents vers, chaque Numéro de la publication sera composé de seize pages grand in octavo sous couverture en couleur et l'exemplaire sera du prix de vingt-cinq sous.

Appel aux Ecrivains du Pays:

Il y a, en Louisiane plus de poètes—ou au moins de versificateurs qu'on ne le croit, et plus élevés que nombre de ceux qu'on a souvent fait mousser par camaraderie. Les meilleurs ne sont pas toujours ceux que l'on connaît et que l'on vante le plus! C'est pourquoi je fais appel aux inconnus—dont je connais une partie et je les prie de m'adresser, sans retarder, ce qu'ils jugeront avoir écrit de meilleur; leurs poésies, celles qui auront une valeur réelle—en quelque genre que ce soit, trouveront place dans l'*Album Poétique*—et je leur saurai gré d'avoir varié et enrichi ma nouvelle publication.

Je ne puis dire au juste quand je commencerai, ce sera le plus tôt possible, et dès que tout sera prêt je l'annoncerai.

J'aurai l'audace, en terminant, de me rendre justice à moi-même, et, pour ce je répéterai quelques lignes que j'ai écrites dernièrement; les voici: "J'ai publié ici dix volumes prose ou vers, j'y ai créé et rédigé plusieurs journaux et, en somme, j'ai aidé à la propagation ou à la conservation de la langue française en Louisiane. Tant pis pour moi si la littérature, au lieu de me faire vivre dans l'aisance, m'a réduit à la portion congrue!"

CHARLES TESTUT, Rue St-Louis No 76 dans la cour.
3 juin—6f

CONSULAT DE FRANCE
—A—
LA NOUVELLE-ORLÉANS.
BUREAUX 195 RUE GRAVIER.

Ouverts de 10 h. du matin à 3 h. P. M. Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat.

1er juin 1885.

Barbe Gomez Vve	Lecorgne Camille
Bagalge Jean	Mérand Adrien
Blereau Paul	Mournet Louis
Bonnessie Mr et Mme	Mouchon Pierre
Bernard Célestin	Moulong Alexandre
Bernard Frédéric Martin	Melis Daniel Joseph
Babled Clovis	Clotilde
Champagne François	Miron Jean
Colin Thiebaut	Nau Ulysse Gaetan
Coubas Guillaume	Patou Apoline femme
Courtois Victor	Bruno
Cotta Paul	Payelle Charles Jean
Curtelin Michel	Baptiste
Deschamps	Pommeau Jean Marie
Deschamps Etienne	Page Félix
Dubois Ernest	Provençal Adolphe
Dupeaux Hippolyte	Provençal Mme Sophie
Deslorges Solange ou	Provençal Mme Josephine
Soulange	
Dupont Pierre Benjamin	Provençal Vve Victor
Dassonville Alexandre	Ravel Jean Baptiste
femme Alard	Léon
Faivre François	Ratter Paul
Frontero Jean	Remplet Louis
Gochon Jean	Rouiller Nicolas
Georgel Charles	Saillant Joseph
Guillemin L. Jean Baptiste le fils de	Sylvestre Joseph Antoine
Hearbon Mr et Mme	Steef Michel
Hourné Firmin	St Upery
Imbert Albert	Touchard Frédéric (2)
Juge de Eugene Henri	Thomas Narcisse
Aine	Tujague Victor Jean Baptiste
Keller Marie Barbe épouse Louis Tache	Tanquerel de la Panissais
Kayran ou Kayros Pierre	Jacomes Vincent
[illegible]	Trégarot Joseph Marie
Lafitte Paul Bru	Vigouroux dame née Lepinnas
Leyd Auguste	Zelle Joseph

Le Consul général chargé du Consulat
Vicomte PAUL D'ABZAC.

Hôtels, Restaurants, &c.

COVINGTON,
Paroisse St-Tammany, Louisiane.
CRYSTAL SPRING PRIVATE BOARDING HOUSE
Pension privée.
Tenue par
Mme F. GONTHIER.
OUVERTE, en été, pour les personnes auxquelles les bains à eau minérale et le climat si salubre de Covington sont recommandés, pour les pêcheurs de la perche, du bass et de la truite; en hiver, pour les chasseurs de la bécasse, de la bécassine, de la perdrix, du chevreuil, de la dinde, etc.
PRIX—$1 50 par jour, $40 00 par mois.
20 août—

TRISCONI.
HOTEL WASHINGTON,
MILNEBURG,
Réouvert pour la Saison 1885.
SEUL RESTAURANT de PREMIÈRE CLASSE sur les bords du lac.
La cuisine est sous la direction du fameux chef REMY, connu de tous les amateurs de bonne chère.
Vins et liqueurs de première qualité et aux prix les plus modérés.
Les bains, n'étant pas affectés par le drainage de la ville, comme ils le sont dans les autres établissements, sont délicieux.
Les trains partent de la ville régulièrement. Voyez l'annonce du chemin de fer.
Les ordres pour repas peuvent être transmis par téléphone ou laissés à mon établissement, le Customhouse Exchange, coin Canal et Decatur.
JOHN TRISCONI, Propriétaire.
17 mai—

HOTEL DE L'EUROPE,
A BILOXI.
M. BOULO prévient ses amis et le public en général qu'il a disposé sa maison de manière à donner la plus entière satisfaction à ceux qui l'honoreront de leur patronage. On trouvera en tout temps chez lui une excellente table et tout le confort désirable. Ses prix sont très modérés. L'hôtel sera ouvert jusqu'au 15 octobre. 7 mai—3 m

LOUIS BEZAUDUN,
Restaurant de la Louisiane,
(Cuisine française—Chef cuisinier, Louis Bezaudun.)
107 RUE DOUANE,
Près Royale ... Nlle-Orléans.
Salons privés. Chambres confortables et élégamment meublées pour voyageurs.
C'est le même restaurant qui était auparavant au No 112. Il est, aujourd'hui, immensément agrandi, dans une des plus belles salles de la ville, où les habitués et le public trouveront non seulement une table supérieure et les meilleurs vins, mais encore des appartements, des chambres et des salons au-dessus du [illegible] étage.
Téléphone dans le bureau.
11 déc—6m

Ocean Springs Hotel,
Ocean Springs, Miss.,
S'ouvrira pour la saison le 15 mai 1885. Retraite admirable et tranquille pour les familles. Cuisine exceptionnelle. Pour circulaires et prix s'adresser à
J. F. PIERCE, Propriétaire.
Anciennement du Beach Hotel, Galveston.
12 mai—1m

A louer.
LA MAISON No 97, rue du Quartier, près Bourbon, venant d'être complètement restaurée. S'adresser au No 94 rue de l'Esplanade.
27 mars—PP.

A louer.
A la Baie St. Louis.—La jolie résidence meublée de Mme OGDEN, à dix minutes de marche de l'Avenue Ullman. Pour plus amples informations, s'adresser au No. 702 de la rue St. Charles, ou à M. EDGAR DELERY, à la Baie St. Louis. 2 juin—

A louer.
L'ÉLÉGANTE ET BELLE RÉSIDENCE à l'encoignure des rues Rempart et Quartier (ancienne demeure de M. Thomas White). Possession immédiate. [illegible]

MAISON
D. H. HOLMES
155 Canal, 15 Bourbon, 14 Dauphine et 139 Douane.
Mise en vente des dernières nouveautés en Grenadines noires et couleurs,
A des prix qui défient la concurrence.
Splendide assortiment
DE CRÉPON ET PONGEE EN TOUS GENRES.
26 avril—

ELIXIR ALIMENTAIRE
DE
DUCRO.
Son principe, la viande pure, est scientifiquement combiné avec des substances médicales qui lui donnent des propriétés stimulantes merveilleuses. Les forces vitales sont régénérées sans qu'il en résulte de fatigue pour les organes de la digestion. Il est inappréciable dans les cas de fièvres typhoïdes, jaunes et paludéennes et donne la force de se débarrasser de ces maladies malignes. Il est hautement recommandé par les principaux médecins de Paris comme un tonique pour les convalescents et les personnes faibles aussi pour les affections des poumons. Vendu par tous les pharmaciens et droguistes.
1er mai—1 an—V

VENTE SPECIALE.
Ayant acheté à une vente de BANQUEROUTE un immense stock de PARASOLS et de demi ombrelles, nous les offrons à moins d'une MOITIÉ DE LEUR VALEUR à une vente spéciale commençant LUNDI prochain, aussi un assortiment de BELLES MOUSTIQUAIRES de BOBINET à bien au-dessous des PRIX RÉGULIERS. Nous signalons à l'attention générale une réduction dans les prix des Linons, Ginghams, Nun's Veilings, Albatross, Soieries, Satins, Grenadines, Dentelles, Ceintures, [illegible] en dentelle et broderies, etc.
Aussi, un vaste assortiment de NOUVELLES NATTES DE CHINE. Tapis, petits et grands de tous genres. Stores de fenêtres. Toiles cirées. Rideaux dentelle, devants de cheminées, Nattes, etc., etc.
Lingerie de dessous pour Dames, Demoiselles et Enfants.
Costumes, Ulsters, Dusters et Linge d'Enfants.
B. & W. CRONER,
141 Rue du Canal, coin Bourbon.
26 mai—3 m

Avis.
LA raison sociale de J. FRIEDLANDER & CO. a été ce jour dissoute. Je continuerai les affaires comme courtier de coton pour mon compte individuel. Office D. Gallier Court.
Nouvelle-Orléans, ce 1er juin 1885.
H. VIAVANT.
Ex membre de la raison sociale J. Friedlander & Co.
2 juin—10f

ESCOBAL,
Fabrique de Tabac à Fumer et à Priser.
LES amateurs de TABAC sont respectueusement informés que les célèbres marques à fumer et priser si avantageusement connues du public sont dès ce jour en vente au même local Nos 305, 307, 309 rue de Chartres.
Une visite des amis et clients sera la bienvenue.
23 mai—1 mois PP

BEAUX CHAPEAUX DE PRINTEMPS
CHEZ
MmeC. Samson
No 150 - CANAL - No 150
25 mars—au19mai

ELKIN & CIE,
100...RUE DU CANAL...100
Appellent l'attention sur leurs importations de
NATTES
Damassées, sans joints, et de qualités supérieures.
Venant d'être reçues.
TAPIS de tout genre à très bon marché.
Toiles cirées, Corticine anglaise, Stores, Rideaux, etc.
12 mai—

Des Lettres de Crédit Circulaire.
Pour l'usage et l'agrément des
TOURISTES EUROPÉENS.
ÉMISES POUR
L'Angleterre et le Continent.
Peuvent s'acheter à la
BANQUE NATIONALE D'ETAT
31 et 33 rue du Camp,
Et à la SUCCURSALE, coin Conti et Royale.
10 mai—2 m.

Nouvelles Marchandises reçues.
NOUVELLES NATTES DE CHINE.
Tapis de Bruxelles à 70 cts la yarde
A. Brousseau's Son,
23 & 25 ... Rue de Chartres ... 23 & 25
—NOUVEAUX GENRES—
Moquettes, Velours, Bruxelles, avec et sans bordures.
Stores de Rideaux, Rideaux de dentelle, Toiles cirées, Linoleums,
Nattes de Coco et de Nanking.
Spring Rollers de Hartshorn aux prix de fabrique.
22mars—

Cresson de Fontaine.
(*Extrait d'un Journal de Paris.*)

Il est utile, à cette époque de l'année, de se purifier le sang par le moyen suivant:

Faites acheter chaque matin une botte de cresson, à laquelle on joindra quelques feuilles d'oseille et de laitue, hachez et pilez le tout; pressez [illegible] pour en extraire le suc [illegible] obtenu.

Après [illegible]

CHEZ
GRUNEWALD
18 Baronne ou 127 Canal,
LES MEILLEURS
PIANOS!
Meilleur marché que tous les autres

Provenant des premiers fabricants,
STEINWAY, PLEYEL,
SOHMER, BEHR et
KNABE, FISCHER
PIANOS!
Les plus habilement fabriqués, et supérieurs sous le rapport du son et de la durée.
GRAND STOCK DE
Grands Orgues et d'Orgues droits et carrés
DES MEILLEURES FABRIQUES.
MUSIQUE
Et Instruments de Musique
EN GROS ET EN DETAIL.
Pour tout ce qui concerne la musique, adressez-vous à
L. GRUNEWALD,
18 rue Baronne ou 127 rue du Canal.
6oct—

Elixir Oriental.
L'Elixir Oriental est une liqueur d'un goût très fin et très agréable jouissant de propriétés extraordinaires contre toutes les affections de l'estomac. Il guérit très vite la dyspepsie, active les digestions difficiles, fait disparaître les aigreurs, les vomissements et les gaz de l'estomac, et augmente considérablement l'appétit qui devient impérieux. Par son usage la nutrition se régularise et l'anémie, la faiblesse générale, les pâles couleurs disparaissent comme par enchantement. Il combat aussi avec succès les congestions du foie et les irritations de l'intestin si fréquentes chez les enfants.
Cet élixir est un fortifiant et un tonique de premier ordre; ses merveilleuses propriétés reconstituantes ont été constatées et appréciées par les médecins les plus distingués de la Nouvelle-Orléans qui l'ont employé avec le plus grand succès.
Dose: Un petit verre avant et après chaque repas.

M. Tardos.
Cher monsieur—Le cordial que vous avez eu la bonté de soumettre à mon appréciation est un tout bon dans les cas de dyspepsie. Il est à la fois stomachique et carminatif et j'en recommande l'usage à ceux dont l'état nécessiterait de cette classe d'agents.
E. S. LEWIS, M. D.

J'ai fait usage expérimentalement du *Cordial Stomachique de M. Tardos* et je n'hésite pas à affirmer qu'il a été très efficace dans des cas de difficulté de digestion accompagnée de flatulence et de malaise après les repas. Il augmente l'appétit et active rapidement les fonctions de l'estomac.
D. C. HOLLIDAY, M. D.

Certificat de Mlle Angela Casenave
Pendant quinze années consécutives j'ai souffert de la dyspepsie. Ayant été confiée aux soins de plusieurs médecins sans en éprouver de bien la maladie devint chronique. C'est alors que M. Tardos m'engagea à faire l'essai de son Elixir. J'en ai pris quatre bouteilles et ne souffre plus. Je me crois même guérie, car, depuis le 27 février, je n'en ai plus pris.
ANGELA CASENAVE, Chemin du Bayou, 246
J'atteste la vérité des lignes qui précèdent en ma qualité de médecin de la famille.
LEON FERRIER, M. D. P.

M. Jules Tardos.
Cher Monsieur—Je vous envoie un certificat de ma mère dont la digestion se faisait mal depuis quelque temps, et qui souffrait aussi beaucoup de la constipation. Elle a pris de l'Elixir préparé par vous et en a éprouvé d'excellents effets.
Respectueusement,
W. D. SNEAD.
Ces lignes ont pour objet de certifier que j'ai beaucoup souffert de la digestion et de la constipation et qu'en faisant usage de l'Elixir en question j'ai été immédiatement soulagée. Je suis âgée de 70 ans, et recommande volontiers cette excellente préparation à toute personne souffrant d'une mauvaise digestion.
MME REBECCA SNEAD, Rue Treme 246
Nouvelle-Orléans, 1885.
DÉPOT GÉNÉRAL:
AU MAGASIN DE
ANGELO M. & JOSEPH SOLARI,
Coin des rues Royale et Douane, Nlle-Orléans. Vente en gros et au détail. 12 avril—

COMPAGNIE D'ASSURANCES
"HOPE"
De la Nouvelle-Orléans.
Incorporée en avril 1857; réorganisée en avr 1882.
Bureau 188 rue Gravier.
Capital ... $250,000
Cette Compagnie assure contre les risques d'Incendie de Rivière et de Marine.
Aux taux les plus réduits.
Donnant aux assurés un escompte, aussi une participation aux profits de la Compagnie sans être actionnaires.
Pertes promptement et équitablement ajustées.
J. A. CHALARON ... Président
LOUIS BARNETT ... Secrétaire
MAURICE STERN ... Vice-Président
12 fév—1an 1-4p

CHEMIN DE FER PORTATIF
DECAUVILLE, Aîné,
A Petit Bourg (Seine et Oise) France.
26 MEDAILLES D'OR
et tous les premiers prix (15), sans exception depuis 8 ans.
3410 applications faites par les gouvernements français et étrangers, plantations de cannes à sucre, entrepreneurs de travaux publics, usines, fonderies, etc., etc.
Production 3000 wagons et 100 milles de voie par mois.
Envoi gratis et franco du catalogue illustré.
22 fév—4m—Dim Mer VPP

Compagnie d'Assurances
—DES—
Factors and Traders
49...RUE CARONDELET...49
Nouvelle-Orléans.
Capital comptant $700,000
EMISSION DE POLICES SUR RISQUES D'INCENDIE, DE RIVIÈRES ET DE MERS.
ED. A. PALFREY, Président.
JOHN PHELPS, Vice Président.
T. F. WALKER, Secrétaire.
Succursales:
M. W. A. VALLOFT, 5 rue Ste Anne et 606 rue des Magasins, est autorisé à prendre des risques d'incendie pour cette Compagnie.
T. F. WALKER, Secrétaire.
24janv—1an PP

Tirage de la Loterie de l'Etat de la Louisiane.
POUR LE 4 JUIN.—CLASSE No 132
Tirage de 4 heures P. M.

1er	2me	3me	4me	5me	6me	7me	8me	9me	10me	11me	12me	13me	14me
10	13	44	65	51	46	26	61	71	12	60	69	—	—

Les tirages ci-dessus, publiés dans tous les principaux journaux, se font en public et journellement dans les salons de la Compagnie.

En témoignage nous apposons notre signature
Ce 4 juin 1885—4 heures P. M.
LOUIS H. PILIE.
J. A. A. ROUSSEAU.
Commissaires.